

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roman et nouvelle

Laurence Perron

Number 176, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, L. (2019). Review of [Roman et nouvelle]. *Lettres québécoises*, (176), 54-55.

Jouer à chat

Laurence Perron

L'annexe, c'est le nom que porte la cache aux dimensions réduites du 263 Prinsengracht où ont clandestinement séjourné Anne Frank et sa famille pendant vingt-cinq mois, jusqu'à leur dénonciation à la fin août 1944.

C'est également dans la moitié de ce mois que Catherine Mavrikakis plante les événements de *L'annexe*, roman qui doit son nom à la cachette d'Amsterdam des Frank, aujourd'hui devenue une attraction touristique où se bousculent des voyageurs pressés venus de partout. La protagoniste principale du récit entame d'ailleurs en ce lieu ses confidences de fugitive, comme l'avait jadis fait la jeune Annelies dans son désormais célèbre journal. Or, ici, les révélations ne sont pas celles d'une jeune Juive allemande cachée aux Pays-Bas, mais plutôt le fait d'une espionne de quarante-cinq ans en plein processus d'exfiltration qui trouve refuge dans une *safe house* de Montréal.

La narratrice de *L'annexe* s'appelle Anna... Anna comme Anne Frank, évidemment, une parenté que souligne le texte, mais aussi Anna comme Annexe : pour celle qui a perdu son identité à maintes reprises afin de se glisser dans la peau d'une autre, inventée selon les missions, on ne saurait rêver condensation plus adéquate que celle unissant les préfixes *ana* (« déficient en, sans ») et *ex* (« hors de, en dehors ») ou, avec son trait d'union, reflet d'un état passé). Difficile de croire, vu les références au grec parsemées tout au long du livre – les agences d'espionnage rivales s'appellent respectivement l'Echtros (« ennemi ») et l'Agathos (« bon, utile ») –, que cet heureux amalgame ait échappé à l'autrice. Mais à supposer que ce soit le cas, l'étymologie latine du mot annexe (*annexus*), qui signifie le rattachement, l'association, nous invite assez allègrement à produire nous-mêmes ce lien, s'il en est besoin.

Du côté de chez Smith & Wesson

Cette poignée de noms empruntés au grec représente cependant plus qu'un simple signe d'érudition : leur sens dit bien l'aspect manichéen de la lutte. Mais il devient rapidement évident que cette simplicité n'est que de façade, et qu'à l'allure unidimensionnelle de ces termes répond un complexe pastiche du genre littéraire qu'est le roman d'espionnage. Au-delà de la caricature des thèmes et des structures narratives, cependant, *L'annexe* élève l'espionnage – et le soupçon qui en est l'apanage – en véritable principe d'interprétation. C'est qu'Anna poursuivait jadis une carrière littéraire et, si elle a abandonné la profession, elle n'en a pas moins conservé ses réflexes herméneutiques, en dépit des injonctions à « ne jamais [s]e fier aux signes, à ne caresser aucun espoir, à ne jamais lire le monde pour y reconnaître un indice, une marque ».

Parcourir le *Journal* de la jeune Anne Frank, par exemple, est pour elle une activité qui dépasse le simple exercice de lecture (à moins qu'elle ne soit bayardienne) pour s'ériger en réelle contrevérification des faits : « [D]ans mon métier, on se méfie de tous les témoignages. Les gens ne s'attachent jamais aux faits, ils voient des détails complètement insignifiants qu'ils magnifient

de façon subjective. » Si la narratrice se rapporte ici à son travail d'agent, on applique aisément ce précepte à l'exégète qu'elle fut. En produisant un tel glissement entre l'activité de détection et la lecture, Mavrikakis nous encourage à considérer le texte comme un monde dont il faut pratiquer l'interprétation paranoïaque, mais aussi à penser le monde comme un gigantesque récit dans lequel s'infusent les intertextes.

Syndrome de Stockholm

Les huit prisonniers/protégés de Celestino, cet étrange geôlier volubile et érudit, analysent sans cesse leur réalité à l'aune des œuvres cinématographiques et littéraires de leur répertoire, faisant de celui-ci un Meursault, de celle-là une bourgeoise tolstoïenne. Le livre de Mavrikakis a alors tôt fait de se transformer en véritable annexe au sens bibliographique, à mi-chemin entre appendice transfictionnel et index ambitieux de la culture occidentale. Dans cette optique, la quantité phénoménale de références littéraires explicites transforme le monde en amas de lisibilité pourtant improductive, puisque la sagacité des protagonistes et la justesse de leurs parallèles ne les sauveront pas de la mort qui les attend dans l'annexe.

Tissant son labyrinthe de références, Mavrikakis nous enferme au sein de son roman-archive, à l'instar de sa protagoniste, accablée de menaces et d'œuvres. Comme Anna (d'ailleurs comparée à l'Albertine de Proust), dont les sentiments envers Celestino restent ambigus (oscillant entre admiration et animosité), force est d'avouer que nous finissons par chérir les rayonnages de cette prison romanesque, dont on parcourt les étalages en compagnie de l'autrice. C'est que, comme la bibliothèque qui dissimulait l'entrée menant à la cachette des Frank, il se pourrait bien que derrière l'amoncellement des livres convoqués se cachent les désirs de celle qui, hors du monde, jette pourtant un œil par la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir le mouvement des vivants. ♦



☆☆☆

Catherine Mavrikakis

L'annexe

Montréal, HélioTropé

2019, 248 p., 22,95 \$

Des épouvantails

Laurence Perron

Les nouvelles de Bélanger produisent l'effet qu'on espère obtenir d'un ensemble de textes : ils *font recueillir*, brodent autour d'un thème commun pour en dévider les virtualités, en découvrant avec une idée, un motif, dédaignent l'abord frontal pour multiplier les points d'entrée.

Le leitmotiv, le titre nous le donne d'emblée : la locution *en savoir trop* évoque immédiatement le trope hitchcockien et, avec lui, une pléthore de références au film noir. Bélanger n'en fait d'ailleurs pas l'économie, dispersant ici un « il interprétait l'espion qui ne doit piper mot, si je te le dis, je devrai te tuer » (« Les histoires »), là un « si je vous le dis, madame, il faudra vous tuer » (« 1 h 45 »).

Mais le recueil dépeint aussi à plusieurs reprises un milieu académique envers lequel il n'est pas tendre... Car en savoir trop, c'est parfois réaliser que la surenchère de connaissances peut tourner à l'incommunicabilité. C'est le sort qui attend le spécialiste dont on n'écoute pas les avertissements parce qu'ils semblent trop alarmistes dans « L'espèce », mais également le lot de cette suppléante qui, dans « Peler la classe », réalise que « les sciences de l'éducation ne pouvaient rien contre le mutisme de la classe », ou encore de cette figure récurrente du chargé de cours déprimé (dépeint dans « Les Histoires », « Couve-effet », « 1 h 45 ») qui ne pourra sauver son enfant d'un étrange trouble de la perception, d'un tremblement de terre ou encore de la mort, quelle que soit la quantité de thèses dont il effectue la relecture attentive.

Excédentaire

C'est qu'à l'université comme dans les polars, la surabondance d'informations revêt souvent un caractère mortifère, ne serait-ce que parce qu'elle condamne l'individu à la conscience de sa propre impuissance ou au désenchantement ordinaire. Des nouvelles telles que « La chasse aux dinosaures », laquelle rassemble de courts fragments ayant en commun de porter sur la merde – plus précisément sur la certitude que tous, de l'être cher aux plus hautes éminences intellectuelles, *chient* –, nous rappellent à quel point le cerveau cherche systématiquement à se prémunir de détails qui n'accroissent pas son désir de transcendance.

Or, on sait que les désagréments cognitifs qui assaillent aujourd'hui l'homo sapiens (dont le nom est d'ailleurs marqué du sceau de la sagesse), du transit intestinal aux cataclysmes climatiques, ne manquent pas. L'individu est obligatoirement rivé à « la conviction, si simple pourtant, que nous mourrons [...] et qu'il ne reste, pour nous raconter, qu'à déterminer dans quel ordre et selon quelles modalités » ; paradoxalement, il se découvre contraint à l'exercice de sa propre amnésie, dont les défaillances l'« empêche[nt] d'apprécier [s]on histoire ».

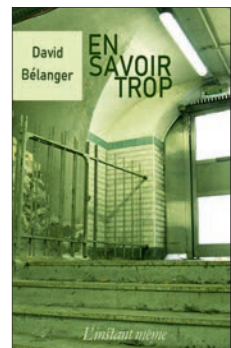
Fort-Da

« Quelle histoire pour celui qui lit des histoires ? » Dans cette question que pose Bélanger, on pourrait remplacer l'indéfini *des* par le démonstratif *ces*. Car ce sont des craintes bien spécifiques que cerne concentriquement le recueil : « chaque matin qui nous

trouve encore vivants », chacun se mesure à une actualité truffée de meurtres sordides, d'apocalypses imminentes, de théories du complot, d'alertes contre les dangers du plastique ou ceux de la surveillance étatique. Comment survivre à nos propres connaissances lorsqu'elles n'ont d'autre utilité que de hiérarchiser ces « combats que nous savons perdus d'avance » ?

Certaines autres constantes apparaissent d'ailleurs, comme l'endossement de la narration par un homme, souvent père de famille, plus spécifiquement d'une très jeune fille, ou la survenue d'un drame – personnel, familial, collectif –, qui va de la séparation au rapt, en passant par le meurtre. Ces concordances pourraient pratiquement nous faire croire à une identité narrative fixe si la ronde fluctuante des prénoms ne nous indiquait pas le contraire.

Mais la répétition est moins, dans *En savoir trop*, un défaut de fabrication qu'une indication quant au patron sur lequel se modèle ce costume tissé d'angoisse. L'exergue, emprunté à Winnicott, sait bien nous le signaler : « Il y a des moments où un patient a besoin qu'on lui dise que l'effondrement dont la crainte mine sa vie a déjà eu lieu. » Dans le recueil s'articule alors un genre de Fort-Da freudien, cette répétition d'une activité génératrice de déplaisir visant à nous préparer à l'actualisation de l'épreuve. Dans cette réinterprétation du jeu de la bobine, l'écriture simule un drame non advenu, mais d'allure inéluctable – comme pour s'en prémunir, le conjurer en l'actant dans la fiction ou, à tout le moins, expurger cette éventualité désastreuse de son caractère le plus terrifiant : l'inintelligibilité. C'est qu'à la manière des épouvantails qui, pour les corbeaux, font office tantôt de repoussoirs, tantôt de perchoirs, l'angoisse symptomatique, les dérèglements du monde, les fantasmes de destruction violente et les scénarios macabres nous effraient autant qu'ils nous soutiennent, nous qui sommes « contraints de [nous] raconter une histoire atroce, juste assez esquissée pour être figurable ». ♦



☆☆☆

David Bélanger

En savoir trop

Longueuil, L'instant même

2019, 138 p., 19,95 \$